

Discours de réception de Monsieur Gilbert Rose



Souvenirs...

«L'orateur doit donc aujourd'hui se résigner à être ennuyeux, eut-il même un talent parfait. A plus forte raison aurais-je ce triste sort. Aussi, n'est-ce pas de mon plein gré que je viens vous adresser un discours ; j'y suis forcé par un inflexible règlement».

Rassurez-vous, Monsieur le Président, chers confrères, mesdames et messieurs, rassurez-vous, je ne suis pas l'auteur de ces propos. Ils ont été prononcés par Claude-Lucien Bergery, membre associé-correspondant de notre compagnie et président d'une académie voisine lors de sa séance solennelle le 18 mai 1834.

Moi qui suis le lointain successeur de cet homme désabusé, je puis vous affirmer que, pour respecter ce même règlement de l'Académie de Stanislas, je m'exprime devant vous avec une extrême satisfaction. Après une longue absence professionnelle hors ma ville natale, l'occasion m'est donnée aujourd'hui de renouer un lien depuis longtemps distendu.

Mais brusquement, un doute m'étreint. Vais-je prendre le risque, en même temps que la parole, d'être moi-même ennuyeux ? Quel sujet vais-je choisir pour éviter cet obstacle ? Pardon ? ... Oui, vous avez raison ; j'ai moi-même pensé à parler des gens de mon état ayant appartenu à l'Académie. D'autres l'ont fait au cours des années passées, avec bonheur. Mais voilà... il y eut très peu de musiciens dans notre compagnie...

A la réflexion je me souviens d'un ou deux noms. Celui qui me vient immédiatement en mémoire, je ne peux l'oublier, car il fut mon premier maître et j'ai obtenu un premier prix d'alto dans sa classe au Conservatoire de la rue Chanzy. Il s'agit de Gaston Stoltz ; mais que vous apprendrais-je que vous ne sachiez déjà sur cet artiste dynamique et fécond, puisqu'il était également

professeur au Lycée Henri-Poincaré. Nombre d'entre-vous ont suivi ses cours d'éducation musicale, et beaucoup ont participé aux travaux, concerts et tournées de l'orchestre et de la chorale qu'il dirigeait au sein de cet établissement. Néanmoins je me dois d'ajouter une omission dans les rares biographies consacrées à mon maître. Son premier instrument était le trombone dont il obtint un premier prix au Conservatoire supérieur de Paris en 1912. Gagé durant la Grande Guerre, ne pouvant plus souffler dans une embouchure, il effectua sa carrière avec son second instrument, qui était celui de son père Guillaume ; il fut admis en qualité de professeur d'alto au Conservatoire de Nancy en 1919, en même temps que Alfred Bachelet en prenait la direction. Né le 26 avril 1890, il nous quitta le 28 juin 1976.

Le second musicien académicien ne l'était que pour moitié de son temps, mêlant adroitement les travaux d'Euterpe et de Calliope. Avoué à la cour d'appel, je le soupçonne d'avoir composé davantage d'oeuvres musicales que de plaidoiries, alors que son maître Guy Ropartz, dans la même situation que lui à ses débuts, choisit la musique. Il s'agit, vous l'avez deviné, de Pierre Bretagne, dont son «*Poème*» pour alto et piano, œuvre délicate d'impressionnisme et pleine de difficultés techniques, m'a procuré, dans ma jeunesse, un double sentiment de bonheur et de labeur opiniâtre. Élève de Guy Ropartz, son style d'écriture avait évolué avec le temps vers Florent Schmitt et Gabriel Fauré. Pierre Bretagne, né le 6 octobre 1881, est mort le 26 juillet 1962.

Ayant évoqué ces deux artistes membres titulaires de l'Académie de Stanislas, je devrais logiquement terminer ici ma communication. Comment ?... Mais bien sûr, suis-je étourdi, vous avez à nouveau raison. Je puis parler des musiciens nancéiens n'ayant pas appartenu à l'Académie. Mais si je m'engage dans cette voie, je crains fort y consacrer quelques heures, et obliger le président Jean-Louis Rivail à proclamer le nouveau bureau de la prochaine année académique dans une salle vide.

Je vais éviter les compositeurs connus, dont la vie et l'oeuvre ont déjà été commentés, quelques-uns à de nombreuses reprises, comme par exemple Florent Schmitt. J'éviterai également d'évoquer les directeurs du conservatoire, Guy Ropartz (ce sera difficile), Alfred Bachelet, Marcel Dautremet, même si ce dernier m'enseigna l'harmonie, et Noël Lancien.

Là... maintenant... je vais faire semblant de me souvenir de Henri Pollain, qui fut le professeur d'alto de Gaston Stoltz, et son prédécesseur au conservatoire. Issu d'une famille de musiciens nancéiens de bonne renommée, son père Etienne était professeur de cor et son frère Fernand titulaire de la classe de violoncelle dans le même établissement. Ce dernier était quelquefois appelé à jouer en soliste avec l'Orchestre des Concerts du Conservatoire de Paris.

René Pollain enseignait la musique de chambre depuis 1905 et l'alto à la mort de David en 1909. Souvent Guy Ropartz lui confiait la baguette pour des répétitions ou des concerts. Avec son frère il avait fondé un quatuor à cordes que les Nancéiens appréciaient beaucoup, s'associant aux violonistes Marcel Monier et Charles David. Lui aussi jouait quelquefois avec l'orchestre parisien pour lequel il avait une réelle attirance. Ni tenant plus, comme on dit en matière d'impatience, il démissionna de son poste à Nancy en 1919 et effectua la fameuse tournée américaine de l'Orchestre des Concerts du Conservatoire de Paris, sous la direction de André Messager et Philippe Gaubert.

A la fin de la tournée il resta en Amérique où il fit une double carrière de concertiste (il grava de nombreux disques), et de chef d'orchestre. En 1929 il est nommé directeur de l'Orchestre Symphonique de New-Jersey, succédant à Philips James et devint citoyen américain. En 1939, en vacances en France, surpris par la déclaration de guerre, il ne put rentrer aux États-Unis et mourut sur le sol natal en 1940.

Ces événements se sont déroulés dans les temps mémorables des débuts de la direction de Guy Ropartz à la tête de notre Ecole de musique. Vous savez certainement qu'il est parti en 1919, avec la lourde mission de «*refranciser*» le Conservatoire de Strasbourg libéré. A son arrivée à Nancy en 1894, on ne peut dire qu'il trouva une école florissante. Il remplaçait Théodore Gluck, Luxembourgeois et ancien chef de musique militaire, né à Wiltz le 23 décembre 1839. On se souvient peu de lui, mais pourtant, il a inauguré les locaux du nouveau conservatoire rue Chanzy en 1888 et la salle Poirel l'année suivante. J'ignore ce qu'il devint en prenant sa retraite en 1894, le seul Théodore Gluck que j'ai retrouvé à cette époque attaquait des banques aux États-Unis ; je ne pense pas que c'était lui.

En place dès octobre 1888, il dut réparer les erreurs et les maladroites de son prédécesseur Gustave Sandré, prié de se retirer juste avant la rentrée, pour sa mauvaise gestion et son caractère exécrationnel. Je sais qu'il a fait souche à Nancy, j'espère que ses descendants ne sont pas dans la salle. On joue encore aujourd'hui, dans certaines écoles de musique, des pièces pédagogiques qu'il a écrites pour le piano. Il avait pris la direction du Conservatoire lorsque l'authentique fondateur de l'Ecole nancéienne se retira pour raison de santé.

Édouard Brunel est né à Rouen le 15 septembre 1844 et mort à Pau en 1921. Fils de musicien, il devint chef d'orchestre lyrique et eut Vincent d'Indy comme timbalier. En 1880, en représentation au Grand Théâtre, il apprit le vœux du maire Adrien Volland, de créer une école de musique à Nancy, et postula pour le poste de directeur. Il fut accepté. C'est donc le fondateur de notre conservatoire. Dans la foulée, il créa également un orchestre symphonique

dont le premier concert se déroula le 27 février 1884 dans le salon où nous nous trouvons. Sa santé fragile l'obligea à démissionner en 1886, et on pourrait croire sa carrière terminée. Eh bien non ! Sans doute guéri, il en effectua une seconde en qualité de chef de l'orchestre de la ville de Pau de 1894 à 1914. *La Gazette de Pau* lui consacra des articles élogieux signés Alexis Léger. Vous savez qui portait ce nom ? Mais Saint-John-Perse tout simplement, qui était son ami. Il posséda une rue à Pau qui fut depuis débaptisée; son buste, ciselé par Ernest Gabard est toujours au Palais des Congrès de Pau. Hélas, Nancy l'a oublié. Sa sœur, qui fit une modeste carrière de chanteuse lyrique sous le nom de Lina Bell, était la maîtresse de Charles Lamoureux. Mais chut ! il ne faut pas l'ébruiter.

Édouard Brunel n'est pas le seul musicien oublié... Qui se souvient aujourd'hui des deux prix de Rome Henri-Charles Kaiser et Joseph-Auguste Charlot ? Le premier, né à Nancy en 1861 et le second en 1827. Celui-ci, après avoir obtenu un premier prix de piano au Conservatoire de Paris à l'âge de 14 ans, élève de Zimmermann, travailla la composition avec Carafa et obtint son Prix de Rome en 1850. Puis, ne trouvant personne acceptant de lui faire un livret d'opéra, végéta sa vie durant, heureux de trouver une place d'accompagnateur puis de chef de chant à l'Opéra Comique. Il mourut à Sèvres en 1871. Quant à Kaiser, lui aussi élève brillant dans sa jeunesse, il eut la malchance de se présenter au concours de l'Institut une première fois contre Claude Debussy et une seconde contre Gustave Charpentier. Il obtint finalement un 2^d Grand prix en 1886. Sa carrière se déroula au Conservatoire de Paris en qualité de répétiteur de solfège jusqu'à son décès dont on ignore la date.

Je sais que vous m'auriez pardonné de ne pas citer Gerold, flûtiste et chef de musique au 52^{ème} de ligne, auteur d'un opéra joué pour la première et unique représentation à Nancy. Né à Strasbourg en 1814, entré avec fierté comme titulaire à l'Académie le 10 novembre 1876, il mourut, sans doute d'émotion, quelques mois plus tard.

Plus intéressant est Alexis de Garaudé. Vous allez m'affirmer le connaître. Je vous dis non ! Vous connaissez son fils, prix de Rome en 1841, qui porte le même prénom. Vous persistez à me dire que vous connaissez son "*Solfège pour enfants*" toujours édité chez Leduc. A nouveau je dis non. Celui que j'évoque est le père, Alexis de Garaudé, né à Nancy le 21 février 1779, lui-même fils d'un membre du Parlement. A Paris il apprit le chant avec Garat et l'harmonie auprès de Reicha avant de devenir professeur au Conservatoire. Il a écrit de nombreuses méthodes destinées à ses élèves de chant. C'est lui qui forma M^{lle} Coreldi, de la Scala, avant de l'épouser. Il fut élu membre associé-national de notre compagnie le 4 juin 1829.

Puisque nous sommes parmi les maîtres du Conservatoire de Paris, je ne puis oublier le premier professeur de violoncelle, Charles-Nicolas Baudiot, né à Nancy le 29 mars 1773, mort en 1848. On ouvrit une classe de violoncelle spécialement pour lui en 1802.

Oui, je sais ! Vous allez me reprocher de ne pas évoquer Louis Thirion. Je pourrais vous rétorquer qu'il n'est pas né à Nancy, mais à Baccarat. Ce serait une excuse bien futile, surtout pour mon confrère Michel Burgart, grand admirateur et spécialiste de cet artiste, qui enseigna le piano d'abord puis l'orgue durant 50 années dans notre conservatoire. Il forma de nombreux élèves et beaucoup de ces derniers firent une belle carrière. Je ne citerai que Line Zilgien née à Nancy en 1906, que les plus anciens paroissiens de Saint-Léon se souviennent peut-être avoir entendue à la console de cette église de 1925 à 1933, avant une carrière parisienne. Louis Thirion, né en 1879, est décédé en 1966. Malgré sa grande humilité, il assumait avec autorité et à deux reprises, la direction intérimaire de notre Conservatoire.

Puisque nous sommes parmi les organistes, quelques-uns ont laissé leur nom à Nancy. La famille Hess tout d'abord. Le père, Charles fut le découvreur et premier maître du Nancéien Eugène Gigout. Quant au fils, Henri, il eut la même mission éducative avec Florent Schmitt. Mais il fut aussi le maître de Louis Thirion et de Charles Magin, lequel initia l'autre Nancéien Gaston Litaize. Belle lignée et remarquable richesse pédagogique.

Je me souviens également, dans les couloirs du Conservatoire, entre deux cours, avoir conté fleurette aux trois petites-filles du compositeur Jean-Marie-L. Maugué. Séparément. En réalité son nom était Maugué, mais il trouvait qu'avec un tréma cela faisait plus musical. Né à Laxou, il était spécialisé dans la composition des morceaux de concours du Conservatoire de Paris, tous instruments confondus. Il reçut le premier prix au concours organisé par la Ville de Nancy en 1897 pour sa pièce "Mélopée attique". Je suis sûr que vous connaissez sa musique, car il a écrit la mélodie de plusieurs refrains de notre chansonnier lorrain Georges Chepfer, né à Nancy en 1870, et fort apprécié de notre confrère Jean Lanher.

Au hasard, j'évoquerai encore Jean Cartan, compositeur né à Nancy en 1906 et mort trop jeune, âgé de 32 ans, pour avoir pu prouver ce que son talent promettait. Hippolyte Sonnet, au nom prédestiné, né à Nancy le 2 janvier 1803 est mort à Paris en 1879. Il écrivit un opéra, "Oberon", créé à Bruxelles, et plusieurs ballets. Mais son véritable état était scientifique et sa carrière s'effectua en qualité de professeur à l'Ecole centrale des Arts et Manufactures.

Quelques virtuoses ont débuté à Nancy durant le XIX^{ème} siècle, dont Steveniers, né à Liège en 1820 qui fut professeur au Conservatoire Royal de Bruxelles ; il enseigna le violon rue Chanzy en même temps que Armand Heck en 1905. Le compositeur Armand Marsick, autre Liegeois né en 1877, fut premier violon à l'orchestre du théâtre en 1897 et en profita pour suivre les cours de Guy Ropartz avant de poursuivre ses études à Paris. Si vous souhaitez entendre sa musique, je vous informe, si vous ne le savez déjà, qu'un disque a été gravé par l'Orchestre Philharmonique de Lorraine sous la direction de notre confrère Jacques Houtmann. Pour en terminer avec ces artistes que la ville a accueillis pour quelque temps, je vous livre une incertitude et une ignorance : le professeur de harpe du conservatoire en 1905 se nommait M^{lle} Bressler. Peut-être était-ce Isabelle Bressler qui fit une belle carrière internationale après avoir obtenu un premier prix à Paris en 1891. Le violon solo de l'orchestre engagé en 1899 se nommait Jacques Cœur et eut beaucoup de succès auprès des abonnés des concerts du conservatoire. Apparemment, malgré son nom, il n'a pas fait fortune à Nancy.

Ne souhaitant pas vous lasser, j'abandonne le XIX^{ème} siècle, omettant d'autres musiciens nancéiens, et je porte mes souvenirs au siècle précédent en évoquant quelques noms également oubliés. Auparavant, il me vient en mémoire un musicologue né à Nancy en 1824, mort à Paris en 1886. Ernest David a écrit de nombreux ouvrages sur la musique, mais, curieusement, rien sur l'histoire de la musique en Lorraine.

Sautons bravement dans le siècle de Stanislas. Aujourd'hui je lui dois bien cette visite. Lorsqu'il est arrivé à Nancy en 1737, on ne peut dire qu'il fut bien accueilli. De plus, les structures artistiques du duc Léopold avaient quasiment disparu. Je ne veux pas dire que son fils le duc François n'était pas mélomane, loin de là, puisqu'il fut l'élève de Henri Desmarest. Mais ne séjournant pratiquement jamais dans sa capitale, la musique ducal n'existait plus. Contrairement à ce qui se dit quelquefois, Henri Desmarest n'entra pas au service de Stanislas. Âgé de 76 ans, fatigué, il n'avait nul désir de reconstituer entièrement le corps des musiciens. Il se retira donc à Lunéville où il mourut en 1741.

Le surintendant de la musique du duc Stanislas était Louis-Maurice de La Pierre, qu'il avait rencontré à Chambord lors de son séjour de 1725 à 1731. Celui-ci était né à Versailles le 7 février 1697, fils d'un gentilhomme de la vénerie du roi. Il fit ses études en qualité de page de la musique et eut parmi ses maîtres Michel-Richard de La Lande. Puis il fut ordinaire de la musique du roi, mais musicien mineur, sans brevet. Aussi, lorsqu'il apprit la présence du roi de Pologne à Chambord, il vint lui faire sa cour, et fut bien accueilli. Le roi le chargea d'organiser ses plaisirs musicaux. J'ignore ce qu'il fit lorsque

Stanislas partit en 1731, mais à son retour à Meudon, La Pierre reprit sa place ; il n'était plus seul, Stanislas ayant engagé également le célèbre violoniste versaillais Jean-Baptiste Anet.

Enfin, lorsque le nouveau duc s'installa à Nancy, il chargea Anet d'engager des musiciens pour organiser à nouveau un orchestre, puis nomma La Pierre à la surintendance. Il serait trop long de décrire aujourd'hui la vie de ce musicien qui est mort à Lunéville le premier janvier 1755, remplacé à son poste par Charles Piton. Mais je tiens à vous rappeler que la musique de Louis-Maurice de La Pierre fut jouée dans ce salon et pour la première fois depuis le XVIII^{ème} siècle par mon ensemble "*Les Instruments Anciens de Lorraine*" le 8 juin 1960, ainsi que celle de Desmarest.

Craignant que le temps dont je disposais pour mon discours de réception ne soit écoulé, je ne vais pas remonter le temps plus avant ; et puis mes souvenirs s'estompent. D'autre part je crains que vous finissiez par me confondre avec le comte de Saint-Germain. Remarquez que ce dernier passa quelques fois par Nancy en allant en Prusse et qu'un comte de Saint-Germain fut membre de notre compagnie au XIX^{ème} siècle, ... alors, ... qui sait ...